

Congrès AFSP Toulouse 2007

Table ronde 1 "Réflexions sur les méthodes en science politique des deux côtés de l'Atlantique"

Session 1

**BLANCHARD Philippe (Université de Lausanne, IEPI)
philippe.blanchard@unil.ch**

Quantitatif <i>versus</i> qualitatif : la méthode trahie par son discours

Qualitatif et quantitatif : une dichotomie omniprésente mais peu discutée

En France, la distinction entre qualitatif et quantitatif est mobilisée de manière quasiment systématique, lorsqu'il s'agit d'opérer un choix entre des méthodes, ou plus généralement de mener une réflexion méthodologique, dans plusieurs types de textes de sciences sociales en général, de science politique en particulier : projets de recherche individuels et collectifs, mémoires et thèses, articles, cours, manuels, précis disciplinaires, cursus d'enseignement, bilans des acquis disciplinaires ou sous-disciplinaires, etc. De manière emblématique, lors du dernier congrès de l'AFSP, Jean Leca [2005] distinguait parmi ses collègues politistes « ceux qui comptent et ceux qui racontent ». Prise au mot, une dichotomie aussi prégnante laisse à penser qu'elle permettrait de classer de manière satisfaisante l'ensemble des méthodes que la discipline mobilise dans son activité routinière de production de savoirs. Toute méthode serait soit qualitative, soit quantitative, soit - version la plus sophistiquée de ce quasi-impératif académique - une combinaison des deux démontrant une sorte de maîtrise conjointe et méritoire de deux genres et de deux traditions, à l'exemple des méthodes qui se revendiquent « quali-quant ». C'est par exemple le programme que se fixe Charles Ragin dans *The comparative method : moving beyond qualitative and quantitative strategies* [Ragin, 1989], repris par la suite par les promoteurs de la Qualitative comparative analysis (QCA). D'autres exercices de sophistication de la distinction entre qualitatif et quantitatif émergent, comme la mise en séquences des deux méthodes, l'une préparant à l'autre, avec éventuellement un retour à la première (voir par exemple : [Gondard, 2006, p. 69]). Le raffinement de la distinction prend aussi la forme de la conversion d'un type de méthode en l'autre, comme lors de l'informatisation du discours (conversion de paroles classées « qualitatives » en registres lexicaux chiffrés, donc « quantitatifs »), ou inversement lors du repérage de changements qualitatifs au sein de séries numériques (conversion de données « quantitatives » en sauts « qualitatifs »).

Dans son manuel de méthodes en sciences sociales, Madeleine Grawitz [1993] aborde les mathématiques à plusieurs occasions (notamment p. 393-413). Une partie des développements de statistiques est renvoyée en annexe (sur cette pratique de relégation de la méthode en annexes, en encarts ou en notes de bas de page, voir [Blanchard, 2003a]). Remarquant, à juste titre, que les mathématiques ne se réduisent pas aux nombres, elle en identifie de qualitatives, « sans doute largement à inventer », qui « cherchent à échapper au désespoir des grands nombres » (p. 314), à l'exemple de l'algèbre appliquée en ethnologie

aux systèmes de parenté. Elle insiste sur le travail de quantification (*i.e.* de conversion de quali. en quanti.) et ses critères de qualité (fidélité, validité, précision), considérant que le réel est fondamentalement qualitatif et que le nombre ne peut qu'en être extrait, avec grandes précautions.

Le caractère « désespérant » des grands nombres est subjectif, tout autant que l'incapacité prêtée aux mathématiques qualitatives. Ces dernières existent en fait depuis l'origine des mathématiques, par exemple sous la forme de la logique. Cette approche est emblématique d'une méfiance toute bachelardienne [Bachelard, 1969 ; voir aussi : Sorokin, 1956], fréquente en France, envers les excès de la quantification, alors que toutes les méthodes sont susceptibles des mêmes erreurs : fétichisme de la formalisation, surinterprétation, sous-interprétation, réalisme naïf, etc. Grawitz pose une séparation ontologique entre qualitatif et quantitatif qui risque de nuire au travail d'unification de la méthodologie, c'est-à-dire à la comparaison documentée et raisonnée des méthodes existantes en vue de leur sélection optimale en fonction de la diversité des besoins empiriques et théoriques.

C'est la même distinction, quoique sans mise à distance du quantitatif, qui prévaut par exemple dans les recherches menées par Libia Billordo [2005a, 2006] à propos des spécificités et des tendances de la recherche dans la science politique française. Elle compare les cursus d'enseignement des établissements pratiquant la discipline d'une part (Instituts d'études politiques et universités), les articles sélectionnés par les deux principales revues d'autre part (*Revue Française de Science Politique* et *Politix*), en fonction de la part accordée aux méthodes qu'elle nomme « quantitatives » et « qualitatives ». Elle conclut à une préférence typiquement nationale pour le qualitatif, liée selon elle à l'enracinement traditionnel de cette jeune discipline dans l'histoire, le droit et la philosophie. Elle note cependant un rééquilibrage progressif, lié à la pression à l'intégration dans les courants scientifiques internationaux et à la pénétration d'approches jusqu'à présent sous-représentées : *rational choice*, expérimentation, sondages de grande taille.

Mais Billordo n'interroge pas la distinction en cause, si ce n'est pour créer une catégorie d'articles « mixtes ». Elle fait certes usage par ailleurs d'un critère de classement plus rigoureux, le recours ou non par les auteurs d'articles aux statistiques, discipline quant à elle clairement circonscrite. Ce critère confirme la prédominance du « qualitatif » dans les publications des deux revues majeures. La distinction entre quali. et quanti. n'en reste pas moins insuffisante pour caractériser toute la richesse des méthodes concrètement mises en œuvre par plusieurs centaines de chercheurs sur des objets multiples et dans des optiques théoriques très variées.

Dans la pratique, la séparation entre quali. et quanti. n'a pas seulement pour fonction d'établir une taxinomie par provision ou de repérer des différences à toutes fins utiles, pas plus qu'elle ne ferait partie d'une scolastique académique incontournable mais vide de sens comme il en existe par ailleurs : nous ne sommes pas face à un faux problème. La distinction est, de fait et en règle générale, la première entrée dans le monde des méthodes, c'est-à-dire l'un des premiers positionnements réputés nécessaires lorsqu'on aborde un terrain de recherche, la première structure enseignée en matière de méthode aux étudiants, la première dualité d'approche devant être prise en charge dans un programme collectif de recherche. Elle exerce une contrainte réelle sur le travail scientifique et pédagogique, ce qui justifie qu'on examine sa pertinence.

La philosophie et la psychologie de la connaissance valident certes dans une certaine mesure l'existence d'une dualité entre *qualité* et *quantité* : Aristote [1989] y voit deux manières de dire l'être d'un sujet, l'une mesurable et l'autre non ; Emmanuel Kant [1967] en fait deux catégories *a priori* de l'entendement ; la psychologie expérimentale reconnaît la dissociation entre deux modes de perception. Mais il y a tout autant continuité que rupture entre les deux

catégories, comme Descartes le montre en distinguant les qualités premières, objectives et mesurables, des qualités secondes, produits de la perception, non directement mesurables. La pertinence de la transcription de la dichotomie psychologique et ontologique entre quantité et qualité en un programme méthodologique faitier pour la science politique reste donc à démontrer. Des deux côtés de l'Atlantique, la dissociation des deux mondes consiste-t-elle réellement en une articulation logique du point de vue de la nature des objets étudiées, des objectifs théoriques et/ou des dispositifs de modélisation, et débouchant sur une collaboration fructueuse des deux approches ? Nous aimerions montrer ici qu'il n'en est rien, que la distinction s'origine dans les méandres de l'histoire des sciences sociales, dans les conditions matérielles et sociales de la production scientifique (partie 2), et que, faute d'une étude systématique des méthodes, la dichotomie qui prévaut reste superficielle, voire contre-productive (partie 3). Quelques propositions positives seront avancées finalement (partie 4), sans naturellement prétendre pour autant clore la discussion sur un sujet dont l'approfondissement supposerait des enquêtes plus conséquentes, sur l'histoire des sciences sociales comme sur les pratiques concrètes de recherche et d'enseignement.

Aperçu sur les origines de la distinction

Le rapport entre qualitatif et quantitatif se déploie dans l'histoire scientifique tantôt comme une querelle, tantôt comme une coexistence polie, tantôt comme un dialogue entre les deux soi-disant méthodes ou mondes méthodologiques. Selon Pierre Demeulenaere [2006, p. 753], « le mot de recherche qualitative s'est d'abord imposé en sociologie aux Etats-Unis à partir des années 1960 précisément pas contraste (et dans le cadre d'une polémique) avec les recherches dénommées quantitatives ». L'école de Chicago, dans les années 1920, se développant en parallèle de l'anthropologie, faisait primer « les études de terrain, qui impliquaient que le chercheur sortît de son isolement universitaire ou conceptuel, et allât 'se mouiller' dans les situations sociales effectives dont il avait à rendre compte, indépendamment d'un appareil statistique inadapté à la finesse de ces réalités de terrain » [*ibidem*]. Le débat reprit aux Etats-Unis en réaction au développement perçu comme hégémonique des études quantitatives, dans le fil de l'impulsion donnée par Paul Lazarsfeld à Columbia dans les années 1950 [Lazarsfeld, 1970]. Faute d'entreprendre une enquête systématique d'histoire des sciences, nous pouvons faire l'hypothèse que se mêlent trois groupes d'explications, relatives respectivement à l'organisation du travail scientifique, à la formation des universitaires et à des héritages épistémologiques déjà anciens.

Division du travail scientifique et routines intellectuelles

En premier lieu, c'est la division du travail scientifique qui pousse au développement autonome du domaine de la méthode, et, par emboîtement, à la distinction de catégories de méthodes, le tout pris dans la routine de la pression de la productivité éditoriale. Cette division du travail favorise l'indépendance de fiefs scientifiques clairement identifiables, facilement défendables, au détriment de la pertinence des frontières ainsi figées et des capacités de conquête qu'ils autorisent réellement. Par la suite, les deux mondes en arrivent à se méconnaître au point de ne plus cerner leurs points communs. Les cursus de formation et les routines de recherche se scindent. Faute d'enseignants-chercheurs et d'équipes qui transgressent le clivage, aucune vision d'ensemble des méthodes disponibles n'est plus proposée, comme le montre par exemple la résignation de Claire Gondard à une ambition limitée à l'objet précis de l'investigation : « On ne peut penser et produire une articulation cohérente des techniques [quantitatives et qualitatives] sans construire un système

d'investigation en relation étroite avec l'objet de la recherche » [Gondard, 2006, p. 62]. La distinction en cause peut donc être lue comme un moyen de donner un semblant d'ordre à un foisonnement méthodologique sans principe ordonnateur. Ce foisonnement est en soi profitable (« *Anything goes* »), mais il nuit à l'optimisation des choix de méthode pour une recherche ou un enseignement, plus encore lorsqu'il s'agit de s'accorder de manière raisonnée sur une stratégie collective de recherche.

Cultures scientifiques et antagonisme des formations

Seconde source de la distinction en cause, l'antagonisme des cultures dites littéraire et scientifique, très présent en France, contribue à orienter les cursus d'études dès le lycée, et par la suite les parcours intellectuels des universitaires et l'organisation des enseignements. La place de « troisième culture » que les sciences sociales pourraient occuper [Snow, 1993] reste précaire et mal définie. Les choix méthodologiques sont en partie déterminés par les compétences acquises, à tout le moins par celles qui n'ont pas été acquises. Lorsqu'un objet impose tout de même une méthode méconnue du chercheur, soit il renonce, soit il recourt à la sous-traitance (typiquement, pour les statistiques), division du travail qui débouche parfois sur des textes incohérents ou déséquilibrés. Or aucune des étapes de la recherche, de l'ébauche de problématique à l'interprétation des résultats, ne peut être réduite à une technique qu'une machine pourrait mettre en œuvre, c'est-à-dire secondaire, automatisable, donc susceptible d'être sous-traitée.

Emprise des mathématiques et dualisme épistémologique

Un troisième facteur est lié à la révolution industrielle et à ses prémisses scientifiques, depuis les travaux du géomètre René Descartes et de l'astronome Johannes Kepler. La rationalisation du monde décrite par Max Weber va de pair avec l'emprise croissante des mathématiques (par ex. sur le temps, comme l'a montré Norbert Elias [1984]), qui s'imposent d'autorité comme une *Weltanschauung* autonome, universelle, omnipotente. Au début du XXe siècle, la défense des méthodes qualitatives prend forme dans le cadre du *Methodenstreit* allemand à la suite des travaux de Wilhelm Dilthey [1883]. Elle prend la forme du refus de l'impérialisme positiviste d'un courant de pensée critiqué parce qu'il manque une partie de l'objet des sciences sociales du fait de son égocentrisme scientifique et de son aveuglement vis-à-vis des autres façons d'appréhender le réel. Le clivage actuel hérite ainsi du voisinage avec des disciplines plus formalisées (mathématiques, physique, chimie) puissantes et intimidantes : le pôle défendant le dualisme entre sciences de la société et de la nature inspire la thèse de la dualité irréductible des méthodes et, en général, de la supériorité du qualitatif ; inversement, le recours à un « quantitatif » parfois jugé impérialiste est associé à la thèse moniste de l'apparement des sciences sociales aux sciences naturelles. Cette dichotomie s'enracine dans des oppositions paradigmatiques peu fécondes. Par exemple, en matière de sociologie politique, contrastent une sociologie politique critique inspirée du constructivisme, de l'herméneutique et de l'approche compréhensive attribuée à Max Weber, et les partisans de l'analyse explicative et inférentielle, plus ouverts à la théorie du choix rationnel, au modèle hypothético-déductif et aux procédures expérimentales. Une partie (réduite) de la science politique américaine joue même le rôle d'épouvantail « positiviste » pour les « qualitatifs » européens, en allant jusqu'à revendiquer un monisme épistémologique qui articule (voire subordonne) les sciences sociales à la psychologie rationnelle de l'*homo economicus*, laquelle dépendrait à son tour en cascade de la biologie, de la chimie et enfin de la physique.

Actuellement, cependant, après une phase faite tantôt d'indifférence réciproque, tantôt de confrontation ouverte, la science politique américaine prend acte de la contestation par le

mouvement Perestroïka [Monroe (dir.), 2005] envers l'impérialisme d'un certain formalisme mathématique, tandis que la science politique française enregistre un mouvement de convergence des deux groupes de méthodes. Il reste cependant à prouver que ce travail de réunification n'est pas fondé sur un malentendu, et que la réduction de la fracture supposée est une stratégie prioritaire en matière de réflexion méthodologique.

Une dichotomie mal fondée

Les faiblesses de la distinction entre quali. et quanti. peuvent être résumées en cinq points : un principe de partition des méthodes inopérant ; des niveaux mal identifiés dans la réalité du travail scientifique ; des critères flous d'identification du quantitatif ; des critères d'opposition inconsistants ; une dichotomie asymétrique.

Un principe de partition inconsistant

L'explicitation des méthodes singulières (analyse de contenu, observation ethnographique, entretien non directif, analyse secondaire de bases de données, questionnaire individuel, etc.) englobées sous les dénominations larges de qualitatives et quantitatives débouche sur des contradictions et des chevauchements inextricables entre les deux domaines. Il est difficile de construire une typologie robuste sur leur base. Existe-t-il des méthodes strictement quantitatives ? Non, car tout texte scientifique comprend une discussion de catégories, de variables, de concepts, qui ne peut évidemment se réduire à l'évaluation de quantités. Aucun politiste ne peut se voir réduit au statut de comptable du fait politique. Par exemple, une analyse de contenu de presse consiste tout autant en l'élaboration de catégories pertinentes pour la théorie à tester et pour le matériau langagier à examiner, qu'en un décompte (chiffré ou non) des fréquences d'occurrence des mots, des thèmes ou des cadrages [Blanchard, 2004].

Symétriquement, existe-t-il des méthodes strictement qualitatives ? La majorité des textes scientifiques ne comprennent certes aucune statistique et se réduisent à un alignement de caractères alphabétiques. Mais ils impliquent le plus souvent des quantités exprimées sous forme littéraire : décomptes ponctuels, évaluations graduées, indications de distance spatiale ou temporelle, graduations dans la confirmation d'une hypothèse, etc. Le langage propose une multitude de possibilités de quantification, sous la forme de mots, d'expressions, de périphrases et de scansions stylistiques. Ces quantifications peuvent être assumées comme telles ou plus ou moins masquées, elles n'en restent pas moins indispensables pour qualifier un grand nombre de phénomènes politiques. Un phénomène sociologique peut être qualifié de vrai ou de faux « toujours » ou « en règle générale », un comportement peut être observé dans une proportion « importante » de la population ou dans « la plupart » des pays, l'usage de telle règle constitutionnelle peut être « rare » ou « exceptionnel », etc. Chacun de ces termes quantifie sans quantifier, mesure sans mesure, calcule sans calculer, pour des raisons diverses : impossibilité (données inaccessibles, manque des compétences nécessaires...), trivialité (le résultat est évident), manque de rentabilité (une étude systématique n'en vaut pas la peine), négligence (le lecteur n'en exige pas tant pour être convaincu).

Des niveaux imprécis dans la réalité du travail scientifique

En second lieu, le repérage de ce qui est respectivement qualitatif et quantitatif au sein des méthodes singulières trahit une confusion de niveaux de réalité. Est-ce *l'objet concret de l'étude* qui est qualitatif ou quantitatif ? En vue de discuter l'idée socialement répandue et

politiquement instrumentalisée d'une « montée de l'insécurité », on opposerait ainsi l'observation des pratiques et des discours (« qualitatifs ») dans une salle de rédaction journalistique lors des émeutes de novembre 2005 aux statistiques policières sur l'évolution de la criminalité (« quantitatif »). Ou bien est-ce *le dispositif de recueil de données* qui est visé par la distinction ? On pourrait alors opposer un entretien non-directif avec des gardés à vue dans un commissariat au décompte du temps de parole consacré à l'insécurité dans les discussions en salle de rédaction. Sont-ce *les données primaires* issues du recueil ? L'enregistrement vidéo d'une conférence de rédaction contrasterait ici avec la collecte de séries statistiques sur les dommages aux biens des particuliers indemnisés par les compagnies d'assurance. Sont-ce *les données une fois traitées* par les chercheurs ? Alors on distinguerait, d'un côté un répertoire d'extraits d'entretiens avec des policiers, de l'autre les statistiques de corrélation entre la délinquance par commune et les propriétés sociologiques des habitants de ces communes. Si l'on considère *le dispositif de formalisation*, on peut opposer un traitement par lexicométrie des enregistrements d'échanges ayant lieu dans une rédaction à une sélection manuelle d'extraits au sein de la transcription des mêmes enregistrements. Enfin, en termes de *résultats finaux de la recherche*, une rédaction agrémentée de chiffres peut être contrastée avec une rédaction strictement littéraire. Un dernier niveau susceptible d'être concerné par la dichotomie tient à *l'hypothèse de recherche* initiale et à *la théorie* retenue en fin de recherche. L'hypothèse qualitative « L'insécurité est une construction efficace du pouvoir politique visant à divertir le peuple des vrais problèmes qui se posent à ce même pouvoir » différerait alors de celle-ci, quantitative : « Plus les médias et les autres acteurs publics prêtent attention au thème sécuritaire, plus la police se sent autorisée à sévir, et plus les statistiques de délinquance montent ».

Cette imprécision sur le ou les stades de la recherche concernés par les dénominations de qualitatif et quantitatif est d'autant plus nuisible à l'opérationnalité de la distinction qu'une recherche donnée met en général en œuvre les deux types de schèmes à différents stades. Les partisans de la dichotomie ne donnant pas la même définition, ni le même périmètre, aux deux termes, ceux-ci ne peuvent valoir comme catégories de travail pour toute la communauté scientifique, sauf à se contenter de notions de quali. et quanti. à géométrie variable, jouant plus un rôle de régulation *a minima* et par défaut des échanges scientifiques que comme catégories réellement opérationnelles.

Une confusion entre les domaines

Par ailleurs, le quantitatif est défini de manière imprécise et confond des domaines clairement distincts, bien qu'ils se chevauchent pour partie : la *comptabilité* (décompte d'événements, d'individus dans une population, de voix, etc.), similaire à celle du langage courant, sous forme en général de mentions, chiffrées ou non, dans le corps du texte ; l'*arithmétique* (nombres traités par les opérations élémentaires), procédé typique de récapitulation de résultats, en général sous forme de tableaux incrustés ; les *mathématiques*, c'est-à-dire différents domaines de l'appréhension formalisée du réel, impliquant des nombres et/ou d'autres objets idéels (structures, ensembles, fonctions, objets géométriques, probabilités...), encore peu mobilisés dans la science politique française, très présents en revanche dans certains domaines précis de la science politique américaine : théorie des jeux en relations internationales, logique formelle dans le décodage des argumentations, théorie des graphes appliquée aux réseaux sociaux, etc. ; les *statistiques*, c'est-à-dire le traitement plus ou moins élaboré de grands ensembles de nombres visant à caractériser des populations exhaustives ou échantillonnées, ce qui correspond plus ou moins à ce que Billordo [2005a, 2005b, 2006] recense comme quantitatif ; et la *modélisation*, procédure d'abstraction et de reconstruction de processus réels (négociation, diffusion, conflit...) au moyen d'outils mathématiques et

éventuellement de l'informatique. Le même constat d'imprécision et le même caractère composite pourraient être détaillés à propos de la définition du « qualitatif » (ce que nous ne ferons pas faute d'espace), d'autant que ce domaine ne dispose d'une notion un tant soit peu fédératrice, comme le chiffre pour le quantitatif.

Des critères d'opposition incertains

Une quatrième faiblesse de la distinction en cause concerne les critères mêmes du partage entre les deux mondes. Non seulement ils sont souvent implicites, signe de la difficulté à les formaliser, mais, une fois explicités, ils peinent à rendre compte des méthodes réellement mises en œuvre. Ainsi, l'opposition entre *idiographie* et *nomographie* ne tient pas : certaines méthodes statistiques peuvent ne viser qu'à décrire au mieux un phénomène limité, voire à isoler un individu précis dans une population mal connue (par exemple par le biais de l'analyse descriptive, notamment l'analyse des correspondances multiples - voir [Blanchard, 2003b]), tandis que des règles à ambition universelle peuvent être extraites de données n'impliquant aucune donnée chiffrée. L'opposition entre *langage naturel* et *formalisme* est aussi impropre : il existe des textes sans mention de quantité mais très formalisés (sous la forme de concepts épurés et strictement articulés), et des textes chiffrés mais non formalisés (descriptions historiques reprenant des statistiques indigènes). Contraster *récit* et *modèle* est tout aussi délicat : des modèles¹ sans statistiques sont possibles (modélisation d'un processus macro-historique afin d'articuler un grand nombre de paramètres intriqués), tout autant que des récits entremêlés de statistiques (biographie intégrant des mesures temporelles, histoire économique). L'opposition entre *cas* et *variable* est également fragile : telle notion non quantifiée peut être utilisée exactement à la manière dont la statistique utilise une variable (comparaison systématique des propriétés des hommes et des femmes dans une organisation), alors que les statistiques traitent les cas individuels autant que les populations (comparaison des propriétés socio-économiques entre plusieurs pays). Les binômes *interprétation-calcul* et *mots-nombres* [Sandelowski, 2004] sont tout aussi insuffisants pour spécifier avec rigueur une dichotomie quali.-quanti.

En définitive, si la dichotomie en cause est parfois superposable avec certaines de ces distinctions, cela n'est pas systématique, et la superposition peut parfois être inverse de ce qui est attendu.

Une dichotomie asymétrique

Une dernière difficulté de la distinction en cause, la plus substantielle peut-être, est que les deux soi-disant groupes de méthodes sont définis le plus souvent de manière dyssymétrique. Le « qualitatif » ramène parfois sommairement le prétendu « quantitatif » au fait d'impliquer, à une étape où une autre de la recherche, des données numériques. Inversement, le « quantitatif » définit le prétendu « qualitatif » par défaut [Jenny, 2004], comme le champ de ce qui ne présente pas la rigueur censée être réservée aux statistiques, mais apporte à l'occasion un supplément d'âme à la supposée sécheresse mathématique. Chaque « camp » idéalise ses propres savoir-faire et définit son vis-à-vis, non de manière positive et

¹ Le modèle est défini par Robert Nadeau [1999, p. 417-418] comme une représentation heuristique utilisée pour formuler ou développer une théorie et pour interpréter des termes scientifiques. Il est une construction intellectuelle faite de suppositions (suppositions s'inspirant éventuellement d'une analogie entre l'objet et un autre objet) à propos de l'objet élaborée de manière à rendre compte de propriétés manifestes de l'objet modélisé. Il s'appuie sur une théorie, c'est-à-dire une construction intellectuelle plus profonde qu'il actualise relativement à l'objet. Une même théorie peut supporter plusieurs modèles concurrents, chaque modèle s'adjoignant des suppositions différentes.

heuristique, mais du point de vue de ses manques, réels ou présumés. Il n'y a donc pas accord sur une définition précise de ce qui les sépare. Ainsi, Pierre Paillé prend assez radicalement position en faveur d'un dualisme épistémologique étendu au domaine de la méthode :

Paillé [2005, p. 189] défend en sciences humaines la supériorité des méthodes qualitatives sur les méthodes quantitatives. Ces dernières seraient nécessairement individualistes, n'aborderaient l'objet que de loin sans rapport personnel, et ne recourraient pas à l'interprétation, par opposition à des méthodes qualitatives « holistes, proximales, directes, interprétatives ». Les méthodes quantitatives sacrifieraient la compréhension au profit de la causalité, la profondeur de l'analyse au profit de la multiplication des cas, la richesse des données au profit de la précision de la mesure, l'induction à l'application de normes et de grilles de lecture *a priori*. Elles ne seraient pas répétables et seraient codées de manière rigide.

Chacun de ces arguments peut être pris en défaut par des contre-exemples précis, ce qui outrepasserait le cadre de cette communication. Prenons l'exemple des grandes bases de données socio-économiques (*British Household Panel*, enquêtes INSEE, INED, enquêtes post-électorales), que l'auteur classerait dans le registre du quantitatif, mais qui se caractérisent plutôt par la systématisme de la collecte et de la standardisation des catégories de codage. Du point de vue des niveaux de réalité, à la fois elles sont des documents de travail, elles découlent d'une certaine méthode de construction des données et elles impliquent un groupe de méthodes de traitement particulier. Elles impliquent évidemment conjointement les schèmes de la quantité et de la qualité. Loin d'être rigides ou subordonnées à une grille de lecture unique du réel, elles peuvent être explorées pendant des années et servir une multiplicité de questions de recherche. Elles n'impliquent aucune obsession de la mesure, ni de la causalité, puisqu'elles sont susceptibles d'être traitées par la statistique descriptive comme par des modèles inférentiels. Elles sont largement amendables (recodages, redéfinition des variables) à mesure de la progression de la connaissance de l'objet qu'elles visent et peuvent être augmentées sans fin à l'occasion de nouvelles campagnes d'enquête. Enfin, elles sont basées sur une relation entre enquêteur et enquêté dont la richesse humaine est souvent oubliée, et dont le traitement des non-réponses et des questions finales relatives au déroulement de l'enquête permet de rendre compte, au même titre que les carnets d'un ethnologue.

Alan Bryman tient une position moins extrême dans le spectre des choix épistémologiques :

Bryman [1984, 2004] réduit les méthodes quantitatives à la *survey research*. Il distingue : d'une part, une dimension technique, opérationnelle, pragmatique de la distinction entre quali. et quanti., mise en œuvre dans les recherches scientifiques concrètes, guidée par l'adéquation à l'objet et la formation reçue par le scientifique ; de l'autre, des antagonismes philosophiques, liés à des traditions de recherche et des prémisses ontologiques distincts, ainsi qu'à une proximité différente avec les sciences de la nature. Mais il considère que la « *qualitative methodology* » est plus sensible à la complexité des phénomènes sociaux, qu'elle renseigne plus depuis l'intérieur de ceux-ci, qu'elle sert de préparation exploratoire à une « *quantitative methodology* » plus rigoureuse. Finalement, de manière un peu contradictoire, il met en cause le bien-fondé de la distinction entre méthodes quali. et quanti., en rappelant que les unes comprennent des éléments des autres, et inversement.

Pour cet auteur, les deux groupes de méthodes seraient philosophiquement incommensurables, en vertu d'enracinements paradigmatiques divergents (présupposés épistémologiques, valeurs, théories, organisation sociologique... [cf. Kuhn, 1970]). Une certaine manière de pratiquer la recherche par sondage peut à la rigueur se voir conférer la cohérence et la stabilité d'un paradigme, de par la quantité de publications qu'elle génère et de par l'homogénéité intellectuelle des politistes qui y recourt. Il semble cependant difficile

d'extrapoler ce statut à l'ensemble des méthodes faisant usage des statistiques, et encore moins à celles désignées communément comme qualitatives. En revanche, l'auteur distingue à raison une tendance croissante à considérer les deux mondes comme techniquement complémentaires, à travers ce qu'il identifie comme des stratégies de triangulation, une méthode d'un type pouvant être mise au service de l'autre suivant les besoins de l'enquête.

De manière similaire, Gudmund Iversen tente de fixer des critères simples et consensuels de démarcation :

Iversen [2004] définit la recherche « quantitative » par deux critères sommaires : « la façon dont les données sont collectées et le nombre d'observations ». Sur le second point, il rejoint Jonathon Moses et ses collègues [2005, p. 59-62], qui distinguent les études en *large N*, *middle ground* et *small-N*, bien que ces derniers auteurs ne reprennent pas à leur compte le clivage entre quali. et quanti. Iversen met par ailleurs l'accent sur la difficulté à généraliser sur la base de recherches qualitatives, par contraste avec la recherche par sondage, qui préciseraient toujours les conditions de l'extrapolation de l'échantillon vers la population. Finalement, si Iversen reconnaît une utilité au « qualitatif », c'est-à-dire à son sens aux méthodes d'enquête malheureusement dépourvues statistiques d'échantillonnage, c'est celle d'approfondir la compréhension de l'objet et de préparer la recherche quantitative.

Le critère de la méthode de collecte des données est réducteur, car il oublie la façon dont les données sont fabriquées, traitées et interprétées, toutes étapes constitutives de la méthode. Le second critère, le nombre d'observations, omet les aspects quantitatifs d'études basées sur peu de cas, voire un seul. Une telle position méconnaît par ailleurs la réflexion sophistiquée menée par les utilisateurs d'autres méthodes sur les conditions de généralisation : notion de saturation de l'objet pour une campagne d'entretiens [Kaufmann, 2004, p. 103], recherche systématique des traces du social dans l'analyse sociologique d'un phénomène local, procédure d'échantillonnage basée sur la diversité des sujets et non sur un tirage aléatoire, etc. La fonction de préparation de la recherche quantitative attribuée au qualitatif apparaît finalement bien réductrice.

Enfin, à mi-chemin entre monisme et dualisme, Jean-Pierre Pourtois et Huguette Desmet [p. 75] soutiennent que la distinction entre qualitatif et quantitatif ne peut être étendue des techniques vers la méthode, qui a une généralité supérieure. Ils tentent cependant d'adapter les critères de validité des méthodes qualitatives aux méthodes quantitatives : « aux validités externes et internes correspondent respectivement la crédibilité et la transférabilité, à la fidélité correspond la consistance interne et à l'objectivité, la fiabilité ». Ne serait-il pas préférable de considérer que ces deux groupes de critères s'appliquent tous à l'ensemble des méthodes ? Ne faudrait-il pas considérer, quand bien même on adhère au dualisme épistémologique², que le dualisme épistémologique ne peut être transposé à l'univers des méthodes sous la forme de la distinction entre quali. et quanti. ?

² Pour une défense documentée et non dogmatique du monisme en sciences sociales, on pourra se reporter à l'ouvrage de Philippe Raynaud [2006]. Son pendant dualiste peut être analysé à travers Berthelot [1990, 1996] ou Passeron [2006].

4. Pour une typologie pragmatique des méthodes

En définitive, l'opposition entre qualitatif et quantitatif découle de la persistance d'héritages épistémologiques déjà anciens, conjuguée avec des structures d'enseignement inégalement adaptées d'un pays à l'autre aux besoins des sciences sociales. James Mahoney et Gary Goertz [2006], qui jugent « mal nommée » la distinction entre quali. et quanti., y lisent ainsi deux traditions de recherche difficilement conciliables (dont ils différencient en sus une troisième tradition, le constructivisme), caractérisées par un certain nombre de propriétés que seule une analyse des pratiques et des présupposés des deux camps scientifiques permettrait de mettre au jour. Les auteurs proposent une liste de ces divergences fondamentales : quali. et quanti. différencieraient du point de vue de l'explication et de la causalité, des inférences multicausales, de l'équivalence des fins, de la généralisation, de la sélection des cas, de la pondération des observations, du repérage des cas importants, du manque d'ajustement et du rapport entre concepts et mesure. Sans partager l'idée de critères de départage clairement identifiables (cf. *supra*), il nous semble effectivement que la méthodologie devrait passer par un repérage pragmatique des méthodes telles qu'elles se font, dans la diversité des terrains et des perspectives théoriques, et dans la diversité des stratégies et des dispositifs de recueil et de traitement des données mis en œuvre pour traiter ces terrains et ces théories. Jonathon Moses et ses collègues [2005, p. 57] déplorent à juste titre l'absence d'une cartographie des méthodes de la science politique. L'élaboration d'un répertoire des méthodes semble un préalable nécessaire à l'adoption de classements aussi généraux que « qualitatif » et « quantitatif ».

Une démarche pragmatique de ce type éviterait de fantasmer sur des catégories qui incarnent souvent plus des rapports de force au sein de la communauté scientifique que des programmes intellectuels constructifs. Elle permettrait en particulier de distinguer une sociologie politique critique de l'usage des statistiques, sociologie nécessaire pour rendre compte de l'instrumentalisation politique du nombre, de l'usage scientifique des nombres, qui n'implique aucun *a priori* théorique ou idéologique sur le réel, sauf à se rallier à la théorie heideggerienne extrême de la compromission fondamentale du chiffre avec la rationalité instrumentale déshumanisante du *système*. Elle fournirait également une assise à une comparaison internationale des méthodes.

La déconstruction de l'emprise des deux soi-disant méthodes et la reconstruction d'un répertoire plus fiable impliquent par ailleurs d'envisager la méthode dans toute son étendue, de l'amont (problématisation) à l'aval (interprétation des résultats). Au lieu d'être réduite à la façon de mener une « enquête empirique » ou de constituer les « données empiriques » censées venir remplir le sempiternel « cadre théorique », le domaine de la méthode peut être étendu à l'ensemble des façons de faire la science politique, à quelque stade du dialogue entre théorie et empirie qu'on se situe, et même si l'on ne reconnaît pas la validité du binôme empirie-théorie. Une telle définition englobante contribuerait à résoudre les apories de la distinction discutée ici, en sortant de visions étroites et instrumentales de la méthode. Elle montrerait aussi l'emprise réciproque des théories sur les méthodes, et inversement. Elle permettrait de saisir que toute considération relative à la société, c'est-à-dire à une masse d'individus, implique la notion de nombre (bien que pas nécessairement le dénombrement) et, de manière encore plus triviale, que toute recherche exige la distinction « qualitative » de catégories du réel, indépendamment de leur mesure. Elle redécouvrirait ainsi la réalité conjointement étendue (quantitative) et unique (qualitative) de la réalité sociale et politique.

Bibliographie

- ARISTOTE, *Les catégories*, Vrin, 1989, ch. 6
- BACHELARD Gaston, « Les obstacles de la Connaissance quantitative », *La formation de l'esprit scientifique : contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Vrin, Paris, 1969, chap. 9, p. 212-237
- KAUFMANN Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Armand Colin, Paris, 2004
- BERTHELOT Jean-Michel, *L'intelligence du social : le pluralisme explicatif en sociologie*, Presses universitaires de France, Paris, 1990 ; *Les vertus de l'incertitude : le travail de l'analyse dans les sciences sociales*, PUF, Paris, 1996
- BILLORDO Libia, "Publishing in French Political Science Journals: an Inventory of Methods and Sub-fields", *French Politics*, 3, août 2005a, p. 178-186
- BILLORDO Libia, "Method training in French political science", *French Politics*, 3, déc. 2005b, p. 352-357
- BILLORDO Libia, DUMITRU Adina, "French Political Science : Institutional Structures in Teaching and Research", *French Politics*, 4, 2006, p. 124-134
- BLANCHARD Philippe, « Introduction », dans BLANCHARD Philippe, RIBEMONT Thomas (dir.), *Méthodes et outils des sciences sociales. Innovation et renouvellement*, L'Harmattan, collection Cahiers Politiques, Paris, 2003a, p. 9-18.
- BLANCHARD Philippe, PATOU Charles, « Les usages de l'analyse factorielle dans les sciences sociales en France » dans BLANCHARD Philippe, RIBEMONT Thomas (dir.), *Méthodes et outils des sciences sociales. Innovation et renouvellement*, L'Harmattan, Paris, janvier 2003b, p. 85-110
- BLANCHARD Philippe, « L'analyse de contenu appliquée aux grands corpus d'information médiatique : pour une méthode face à l'abondance de données », 1er congrès de l'Association Française de Sociologie, Atelier Méthodes, Villetaneuse, février 2004
- BRYMAN Alan, "The Debate About Quantitative and Qualitative Research: A Question of Method or Epistemology?", *British Journal of Sociology*, vol. 35, 1, 1984, p. 75-92
- BRYMAN Alan, "Quantitative and qualitative, debate about" dans: LEWIS-BECK Michael, BRYMAN Alan, FUTING LIAO Tim (dir.), *The Sage encyclopedia of social science research methods*, Sage, Thousand Oaks, 2004, p. 895-895
- DEMEULENAERE Pierre, « Méthodes qualitatives », MESURE Syvlie, SAVIDAN Patrick (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, PUF, 2006, p. 752-756
- DILTHEY Wilhelm, *Critique de la raison historique : introduction aux sciences de l'esprit et autres textes*, Cerf, Paris, 1992 (1883)
- ELIAS Norbert, *Du temps*, Fayard, Paris, 1984, traduction de : *Über die Zeit*, Suhrkamp Verlag, Francfort, 1984
- GONDARD-DELCROIX Claire, *La combinaison des analyses qualitatives et quantitatives. Pour une étude des dynamiques de pauvreté en milieu rural malgache*, Thèse pour le Doctorat en Sciences Économiques, Université Bordeaux IV, 2006
- GRAWITZ Madeleine, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, Paris, 1993, p. 312-313, 320-325

- IVERSEN Gudmund, "Quantitative research", dans: LEWIS-BECK Michael, BRYMAN Alan, FUTING LIAO Tim (dir.), *The Sage encyclopedia of social science research methods*, Sage, Thousand Oaks, 2004, p. 896-897
- JENNY Jacques, « 'Quanti / Quali' = distinction artificielle, fallacieuse et stérile ! », communication pour le premier congrès de l'Association française de sociologie, Villetaneuse, 25 février 2004
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Presses universitaires de France, Paris, 1967 (1781), « Analytique transcendentale », I. II, ch.2, 3^e section, p. 165-166
- MONROE Kristen (dir.), *Perestroika: The Raucus Rebellion In Political Science*, Yale University Press, 2005
- KUHN Thomas, *The structure of scientific revolutions*, University Press of Chicago, Chicago, 1970
- LAZARSFELD Paul, « Quelques fonctions de l'analyse qualitative en sociologie », dans *Philosophie des sciences sociales*, Gallimard, Paris, 1970, p. 318-360.
- LECA Jean, « Un vieux débat. L'identité et la pertinence de la Science politique », Congrès de l'Association française de science politique, Lyon, 15 sept. 2005
- MAHONEY James, GOERTZ Gary, « A Tale of Two Cultures: Contrasting Quantitative and Qualitative Research », *Political Analysis*, 14, 2006, p. 227-249
- MOSES Jonathon, RIHOUX Benoît, KITTEL Bernhard, "Mapping political methodology: reflections on a European perspective", *European Political Science*, 4, 2005, p. 55-68
- MUCCHIELLI Alex, « Le développement des méthodes qualitatives et l'approche constructiviste des phénomènes sociaux », *Recherches qualitatives*, hors série n°1, 2005, p. 7-40
- NADEAU Robert, *Dictionnaire technique et analytique de l'épistémologie*, Presses universitaires de France, Paris, 1999
- PAILLE Pierre, « Pertinence de la recherche qualitative » dans MUCCHIELLI Alex (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences sociales*, Arman Colin/Masson, Paris, p. 189-190
- PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique*, Albin Michel, Paris, 2006 (1986, 1990, 1991)
- POURTOIS Jean-Pierre, DESMET Huguette, « Épistémologie des techniques qualitatives » dans MUCCHIELLI Alex (dir.), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*, Arman Colin/Masson, Paris, 1996, p. 71-77
- RAGIN Charles, *The comparative method : moving beyond qualitative and quantitative strategies*, University of California Press, Berkeley, 1989
- RAYNAUD Dominique, *La sociologie et sa vocation scientifique*, Hermann, Paris, 2006
- SANDELOWSKI Margarete, "Qualitative research" dans : LEWIS-BECK Michael, BRYMAN Alan, FUTING LIAO Tim (dir.), *The Sage encyclopedia of social science research methods*, Sage, Thousand Oaks, 2004, p. 893-894
- SNOW Charles, *The two cultures*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993
- SOROKIN Pitirim, *Tendances et déboires de la sociologie américaine*, Aubier, Paris, 1956